

l'un et de l'autre, et même des sympathies pour les «bonnes intentions» de l'Empereur, qui a affranchi les serfs. Il était tout disposé à distinguer entre les «excès purement militaires» qui accompagnent toutes les guerres civiles, et «ce système désespéré de gouvernement agissant par les employés les plus vils, par des espions, l'oppression de la pensée, la proscription de l'intelligence». Malheureusement, les «bonnes intentions» d'Alexandre II ont évidemment abouti au néant.

L'auteur du récit examine les causes de l'insurrection, l'organisation, «sans analogue dans l'histoire pour sa perfection et son efficacité», d'un gouvernement national secret, qui recueille ses contributions, donne des passe-ports, établit un système postal, se fait obéir même dans la Pologne autrichienne, connaît tous les plans des Russes dès qu'ils sont conçus, et punit de mort les traîtres et les espions.

Poursuivant ses investigations avec la tenacité caractéristique de sa race, l'impartialité d'un historien, et la subtile pénétration d'un homme de loi, l'auteur voulut visiter le théâtre actuel de la guerre, et observer de près une division d'insurgés. Ayant fait halte dans un village et établi leur quartier général dans la maison d'un gentilhomme du pays, ces «enfants perdus d'une cause désespérée, entourant la table du dîner ou le piano et remplis de bonne humeur», rendirent hommage à leur visiteur anglais en portant la santé de l'Angleterre et de la reine Victoria «avec tous les honneurs voulus». Le visiteur anglais peut bien s'être senti triste devant un tel accueil! *Morituri te salutant.*

En terminant son récit, le voyageur jette un coup d'œil sur l'avenir de l'insurrection. A la date où il écrivait, il la croyait «peut-être plus forte que jamais». Le gouvernement russe, «près de la banqueroute», pouvait à peine se soutenir avec 250 000 hommes dans la Pologne et les anciennes provinces polonaises. La garde avait été envoyée de Saint-Pétersbourg et une levée avait été décrétée pour des conscrits qui ne pourraient être dirigés sur la frontière avant plusieurs mois. En face de ces circonstances, l'auteur pense que le prince Gortchakoff doit céder «à quelque chose comme une menace sérieuse».

«Les Polonais, dit-il, ne déposeront jamais les armes et ne se rendront pas à discrétion».

A tout événement, le premier devoir de l'Europe est «d'arrêter immédiatement l'effusion du sang». — «Actuellement, la menace de rappeler notre ambassadeur serait très probablement suffisante. Dans six mois les armées et les flottes des puissances occidentales ne rendront pas la vie à un mort et l'Europe comptera un peuple de moins». Telle est la conclusion pathétique de sa lettre.

Un moment auparavant, avec l'accent du sentiment le plus noble, l'écrivain avait comparé l'esprit de résignation exaltée qui envahit toute la société polonaise avec «la vie qu'on mène dans les pays où il n'y a pas de liberté et où l'on ne tolère que les plaisirs dégradants», et il déclare qu'il a de «la peine à trouver dans son cœur de la compassion pour des jeunes gens qui grandissent comme dans un cercle enchanté où le devoir et l'héroïsme ont seuls accès». Mais cette compassion il la ressent pour «les survivants de cette armée de martyrs, pour le pays et pour l'Europe qui les sacrifient, \* les plus braves et les plus généreux qui tombent les premiers». Il demande ensuite: «Que deviendra la cause de l'ordre en Europe, et que sera-ce de notre dernier mot d'ordre politique de fraternité en Jésus-Christ, le principe de non-intervention, si nous laissons une civilisation comme celle-ci foulée aux pieds par les Cosaques?»

\* Далее в брошюре следует: «et aussi pour» («а также для»). Эти слова сняты нами как обесмысливающие фразу. Исправление внесено на основании сравнения с английской редакцией и текстом очерка Пирсона, излагаемым здесь (см. с. 34 брошюры). При этом учтено, что предисловие печаталось без контроля автора. — С. Л.